

FRÉDÉRIC PAULHAN (1856-1931)

*

Le nom de Paulhan fait aujourd'hui d'abord songer à Jean, critique, écrivain et éditeur (1884-1968) plutôt qu'à son père Frédéric (1856-1931). Mais à la fin de l'hiver 1931, Jean Paulhan n'était encore, si l'on peut dire, que rédacteur en chef de *La Nouvelle Revue française*. Il venait de perdre son père et les lettres de condoléances qu'il reçut, prises ensemble, forment en quelque sorte le premier tombeau de son père. Le second tombeau, de marbre, et que l'on peut voir au cimetière de Bagneux, est d'inspiration maçonnerie. Pierre Abraham, André Gide, Jean Grenier, Henri Heine, Valéry Larbaud, Charles Maurras, Paul Morand ont écrit à Jean Paulhan pour lui dire comment ils voyaient son père Frédéric, philosophe ou psychologue, mais penseur original, certainement. Il est donc possible de lire Frédéric Paulhan pour lui-même et, malgré qu'on en ait, indépendamment de son fils.

Frédéric Guillaume Paulhan est né à Nîmes le 21 avril 1856 dans une famille de petits commerçants huguenots. À neuf ans il perd sa mère et grandit auprès de son père et de ses grands parents. Néanmoins, il fait de brillantes études au lycée de Nîmes, mais n'envisage pas d'études supérieures. Il vit ainsi quelques années sans profession reconnue, lit beaucoup, se cultive, écrit, s'oriente vers la philosophie et s'intéresse aux mouvements politiques républicains. Le tropisme nordique de ses lectures, la préférence pour Schopenhauer par rapport à Nietzsche, *Le Vieux Cévenol* de Rabaut Saint-Etienne, tout un pan de sa culture vient de son héritage protestant. Les mots que l'on prête à Jean Huss sur son bûcher sont suffisamment connus de ses lecteurs pour ne pas requérir citation. Tous ses ouvrages pourtant, lorsqu'ils abordent la question religieuse, marquent une prise de distance qui ne porte pas seulement sur les religions instituées, protestantisme inclus, mais aussi sur les principes de toute croyance. Sa carrière nîmoise de sous-bibliothécaire (1882) puis de bibliothécaire (1882) a beau avoir été facilitée par la victoire du camp républicain aux élections municipales, à une époque où la pensée religieuse influence fortement la société laïque, Frédéric Paulhan se désolidarise de la traduction républicaine de la morale chrétienne. Pendant les seize ans que durera sa carrière, Frédéric Paulhan va bousculer les habitudes de l'institution, et y faire souffler un vent de modernisme éclairé, à travers les méthodes positivistes qui lui sont chères. Durant cette période, « *le seul philosophe original que Nîmes ait produit* », comme l'appelle la

chronique locale, commence de publier ses premiers livres chez Alcan en même temps que des articles dans la *Revue philosophique*. Il reste très actif et entretient des correspondances avec d'autres philosophes, comme Jules de Gaultier. S'il juge précieux les élans d'enthousiasme, c'est parce qu'il les sait rares – et plus rarement encore justifiés. En 1898, il prend clairement parti en faveur du capitaine Dreyfus, dans un article de *La Revue du Palais* titré « Les droits des intellectuels ». Mais son scepticisme est trop fort pour que prêcher, fût-ce pour la République, fasse partie de sa mission. La vertu, qui n'est à ses yeux qu'une déviation parmi d'autres, entraîne avec elle son immoralité propre.

La morale ne peut se fonder qu'indépendamment « *de tout principe métaphysique, de toute réalité transcendante, de toute sanction surnaturelle, dont l'existence n'est rien moins que démontrée* », écrit-il par exemple en 1873 dans la revue d'Emile Littré, *La Philosophie positive*. A ses yeux, il n'est aucunement besoin de l'âme pour expliquer la vie de l'esprit, tout entière constituée par la synthèse d'éléments combinés entre eux. La question de l'individualisme se pose pour lui comme la présence d'une force atomiste qui combat les organisations collectives. Il y a quelque chose de lucrétien dans la vision de la vie psychologique telle que Frédéric Paulhan se la représente : sans qu'il soit possible d'en nommer la cause première – on chercherait en vain la trace d'un *fiat* dans cette genèse –, les éléments s'agrègent les uns aux autres pour former des psychologies individuelles, toutes différentes. C'est dire qu'ils ne sont pas inertes, mais véritables forces vivantes, actives par elles-mêmes, puissances élémentaires en lutte contre les forces contraires. Loi d'association systématique, loi d'inhibition systématique, loi d'association par contiguïté ou ressemblance, telles sont les règles du fonctionnement de l'esprit. La société elle-même n'est que la forme supérieure de l'agrégat provisoire que l'on appelle l'esprit. De ces contradictions naît l'insincérité fondamentale des sentiments humains. « *Rien n'est sincère en nous. Du moins rien n'y est tout à fait sincère* », écrit Frédéric Paulhan en tête des *Mensonges du caractère*. La génération suivante éprouvera le besoin de réagir énergiquement contre cette justification de l'insincérité.

Quand Isaak Benrubi dresse un très utile tableau de la philosophie française, c'est pour marquer la dette de Frédéric Paulhan par rapport à Alfred Binet et Théodule Ribot – ce dernier était précisément, en France, l'un des informateurs de Benrubi. Le 21 juin 1902, Théodule Ribot a présenté la candidature de Frédéric Paulhan, « *publiciste* », à l'Académie des Sciences morales et politiques. Il est probable que

Frédéric Paulhan a emprunté aux trois *Maladies* de Théodule Ribot – *Maladies de la mémoire* (1882), *de la volonté* (1883) et *de la personnalité* (1885) – la partition de ses trois *Mensonges* – *Les Mensonges du caractère* (1905), *Le Mensonge du monde* (1906) et *Le Mensonge de l'art* (1907) ; probable aussi que Frédéric Paulhan a été un des secrétaires de la *Revue philosophique* de Ribot. C'est à lui que les auteurs allaient montrer leurs manuscrits, et qui leur faisait des observations. Dans ce milieu des psychologues français où le jeune Freud vient s'instruire, on s'entreglose beaucoup. Dans les années 1890-1895, Janet est tributaire des *Eléments de l'esprit* de Paulhan, qui lui-même s'était inspiré des deux volumes de Taine, *De l'Intelligence* – l'événement intellectuel de 1870. Depuis Taine, à partir duquel Freud construit la notion d'inconscient psychologique, la représentation par contraste donne accès au fonctionnement de l'esprit – cette clé vaudra aussi pour les psychologues anti-freudiens comme Janet et Dumas. Dans *La Physiologie de l'esprit*, Frédéric Paulhan donne l'exemple de la structure de pensée *si... alors* : *“si tu ne vas pas aux Halles, tu seras une grosse vache”* Toute pensée serait ainsi équilibrée par une pensée, voire contraire, destinée à la contrebalancer ; à l'intérieur même d'une formulation obsessionnelle, toute élaboration de l'esprit pourrait donc légitimement être qualifiée de logique. Mais Isaak Benrubi marque aussi une différence de taille entre Ribot et Paulhan. Ce dernier peut en effet être rattaché à l'associationisme, d'une manière toute particulière.

S'il est un aspect sympathique de la pensée de Frédéric Paulhan, c'est bien sa croyance dans la nécessité d'une classification, toujours compensée par le constat de sa relativité, voire de son échec. Sa classification des caractères n'a d'intérêt qu'au moment où le débord fait son œuvre, et vient troubler les lignes dont on croyait qu'elles avaient été préalablement établies. D'une part, Frédéric Paulhan omet rarement de marquer le territoire de l'ignorance. « *Nous ne pouvons rien dire sur le bien et le mal* », affirme-t-il tranquillement ; impossible de savoir, non plus, si la rêverie d'un savant, qui le détourne de l'utilité sociale, est ou non un luxe inutile ; nous ignorons trop la portée de nos actes pour pouvoir préciser les droits de l'individu et ceux de la société ; c'est que mensonges et béquilles sont nécessaires à l'homme. Et comment juger de l'importance de l'humanité dans l'univers ? Cet homme-là, de toute évidence, a su profiter du message de Montaigne. D'autre part, il formule une *loi d'évanescence*, qui veut que toute activité humaine tende à sa propre disparition. C'est la conduite de l'être au non-être : le médecin recherche si bien la disparition des maladies, et le professeur celle de l'ignorance, qu'ils ne vivent, à la limite, que de la résistance

provisoire de ce précisément qu'ils cherchent à faire disparaître. Comme une nature morte dont plusieurs éléments s'approchent du bord de la table sur laquelle ils sont posés, la société entière serait donc bâtie sur ce paradoxe qui la place au bord du néant. Tant de sérieux pour aboutir à la conscience de l'échec du sérieux ; tant de rationalisme, pour laisser apparaître l'insuffisance du rationalisme – par lequel, pourtant, il n'était pas tout à fait possible de ne pas commencer. Deux issues de présentent alors, celle du pessimisme et celle de l'ironie.

Du côté noir, on lira les *Réflexions* de Frédéric Paulhan, que Jean Paulhan publie à trois reprises, en 1931 dans *La NRF*, puis en 1939 et 1944. Elles semblent avoir été conçues comme les termes d'un testament intellectuel livré à son fils à l'orée de l'existence. Déprise, lucidité, désillusion, elles font songer. « *Dans cette marche au néant* », écrit-il ailleurs, « *nous sommes à peu près comme un homme qui, voulant aller à pied en Chine, possèderait pour toute ressource un plan grossier de sa petite commune* ». Quoique Renan prétendît que le pessimisme était antipathique au génie français, cette question du pessimisme a suscité une vive curiosité en France, que relèvait par exemple James Sully. Pour autant, Frédéric Paulhan avait en lui suffisamment de ressources pour aborder son propre pessimisme sur le mode ironique. Car nuance : au « *pessimisme railleur, révolté ou simplement froid et scientifique* », il voyait succéder un « *pessimisme attendri et actif* ».

La construction d'une *Morale de l'ironie* est sans doute son entreprise la plus originale. Comprendons qu'il ne s'agit pas de formuler un usage de l'ironie qui serait borné par la morale : l'auteur prend soin d'écrire qu'il n'y a pas, à proprement parler, de *morale de l'ironie*. Mais l'ironie est la réponse que l'humanité peut apporter à la contradiction qui la soulève contre elle-même. C'est précisément sur ce point que Georges Palante se distingue de Frédéric Paulhan : « *L'ironie de M. P[aulhan] n'a pas le caractère amer de celle d'un Baudelaire ou d'un Heine. Elle comporte juste la dose de mélancolie qu'une intelligence bien équilibrée supporte aisément et même qui, pour elle, n'est pas sans charme. [...] L'ironie de M. P[aulhan] est un antidote contre la révolte anti-sociale ; la mienne recouvre un fond de révolte antisociale* », écrit-il dans le compte rendu qu'il donne de ce livre à *La Revue philosophique*. C'est dire que Frédéric Paulhan, qui ne peut adhérer totalement à la société contemporaine, ne veut pas apparaître pour autant comme un réformateur révolté, encore moins comme un opposant absolu. La question de savoir si cette réserve n'est pas plus radicale que la révolte

reste cependant ouverte. « *Rêvons donc et tâchons de bien choisir nos rêves. Cela est très difficile.* »

Un léger décalage serait-on tenté de dire. Théodule Ribot faisait remarquer que Frédéric Paulhan avait été « *à quelques égards privilégié* », par son indépendance de toute fonction officielle, qui lui aurait permis de développer son originalité propre. Frédéric Paulhan avait tiré un mauvais numéro au tirage au sort pour le service militaire et cet adolescent de grande taille (1 mètre 82) qui savait « *lire, écrire et compter* » a cependant été exempté car il était bègue – comme Aristote, dit-on, Démosthène, Newton, Molière, Corneille, Clemenceau et Louis Juvet. Ce défaut de prononciation, qui semble être apparu au début de son adolescence, l'a privé des plaisirs de l'enseignement, et des ressources pécuniaires de la carrière. En 1884, le bibliothécaire, devenu une personnalité nîmoise bien en vue, a épousé Jeanne Thérond, jeune gardoise, énergique et courageuse dont il aura un fils, l'écrivain et éditeur Jean Paulhan, né la même année. Vers la fin du siècle l'instabilité politique de la municipalité rejaillit sur la carrière de Frédéric Paulhan. Il démissionne en décembre 1896, et déclare, semble-t-il, qu'il part enseigner à la Sorbonne. La réalité est tout autre. Jeanne Thérond se lance dans un élevage de poulets, rapidement décimé par la maladie. C'est alors qu'elle ouvre une pension de famille pour étudiantes étrangères. L'entreprise prospère grâce à l'énergie de cette infatigable épouse, qui est aussi une mère très affectueuse. Levée tôt le matin, vers quatre heures, elle se rend aux Halles, puis surveille la cuisine, le ménage, donne des leçons de français, de bridge, est la confidente de ces demoiselles bruissantes et agitées et, tard le soir, repasse ou racommode. Ses deux hommes, Frédéric et Jean, lui doivent beaucoup.

A Paris, Frédéric Paulhan continue d'écrire, en même temps qu'il fréquente assidûment les salles de vente. Composée de gravures, dessins, pastels et de quelques peintures, la collection de cet habitué de Drouot sera dispersée en 1934. Elle n'est pas seulement le fruit d'une pratique compulsive, mais matérialise la réflexion d'un philosophe qui considère l'art comme une illusion supérieure. Ce qui dirige l'homme le trompe, sans doute. Mais Frédéric Paulhan envisage aussi l'hypothèse selon laquelle « *l'art pourrait être une sorte de moyen très spécial et inconscient d'industrie et de morale malgré sa nature propre qui l'oriente en un sens entièrement opposé* ».

Pour autant, Frédéric Paulhan n'a pas échappé aux travers courants (mille excuses) chez les philosophes. Il semble avoir été passablement imbu de lui-même, sans doute un peu distant ; en famille, il recherche et inspire le respect : à son arrivée dans la salle à manger,

les conversations cessent et ne reprennent pas. Cela n'empêchait pas ce Méditerranéen de *concevoir* l'évolution de la famille, depuis la cité antique jusqu'à l'amour libre inclusivement. Son premier texte portait sur le sens commun ; il sut aussi écrire sur le sourire.

L'œuvre de Frédéric Paulhan est abondante : vingt-quatre volumes, dont la plupart ont été réédités plusieurs fois. Il faut ajouter de nombreux articles en revue. Écrits dans une langue aisée, claire, agréable à lire, les textes analysent la psychologie et les comportements individuels et sociaux à la lumière des découvertes physiologiques et évolutionnistes de l'époque (il possédait *La Descendance de l'homme*, de Charles Darwin, dans l'édition française de 1881). Un peu vieillis, toujours plus intéressants qu'ils ne le paraissent, ils sont à l'image de cette « *poussière de systèmes* » qu'était le monde lui-même, aux yeux du philosophe.

On en trouvera une liste passablement complète parmi les « outils » proposés sur le site informatique de la Société des lecteurs de Jean Paulhan.

Bernard Baillaud et Jacqueline Paulhan

PUBLICATIONS EN VOLUMES.

— *Monsieur Bigot et ses fables patoises*, Nîmes, 1882 (coll. « Petite Bibliothèque de Nemausa ») ; *Les Phénomènes affectifs et les lois de leur apparition*. Essai de psychologie générale, Paris, Félix Alcan, 1887 (coll. « Bibliothèque de philosophie contemporaine ») ; *L'Activité mentale et les éléments de l'esprit*, Paris, Félix Alcan, 1889 (coll. « Bibliothèque de philosophie contemporaine ») ; *Le Nouveau Mysticisme*, Paris, Félix Alcan, 1891 (coll. « Bibliothèque de philosophie contemporaine ») ; *Catalogue de la Bibliothèque de Nîmes*, t. IV, catalogue du legs Gide et Tessier-Rolland, Nîmes, 1892 ; *Joseph de Maistre et sa philosophie*, Paris, Félix Alcan, 1893 (coll. « Bibliothèque de philosophie contemporaine ») ; *Les Caractères*, Paris, Félix Alcan, 1894 (coll. « Bibliothèque de philosophie contemporaine ») ; *Les Types intellectuels, Esprits logiques et esprits faux*, Paris, Félix Alcan, 1896 (coll. « Bibliothèque de philosophie contemporaine ») ; *M. J. K. Huysmans et son œuvre*, Paris, 1898, aux bureaux de la Nouvelle Revue ; *Psychologie de l'invention*, Paris, Félix Alcan, 1898 (coll. « Bibliothèque de philosophie contemporaine ») ; *Analystes et esprits synthétiques*, Paris, Félix Alcan, 1902 (coll. « Bibliothèque de philosophie contemporaine ») ; *La Volonté*, Paris, Octave Doin, 1903 (coll. « Bibliothèque de psychologie expérimentale normale et pathologique ») ; *La Fonction de la mémoire et le souvenir affectif*, Félix Alcan, 1904 (coll. « Bibliothèque de philosophie contemporaine ») ; *Les Mensonges du caractère*, Paris, Félix Alcan, 1905 (coll. « Bibliothèque de philosophie contemporaine ») ; *Le Mensonge de l'art*, Paris, Félix Alcan, 1907 (coll. « Bibliothèque de philosophie contemporaine ») ; *La Morale de l'ironie*, Paris, Félix Alcan, 1909 (coll. « Bibliothèque de philosophie contemporaine ») ; *La Physiologie de l'esprit*, Paris,

Félix Alcan, 1910 (coll. « Bibliothèque utile ») ; *La Logique de la contradiction*, Paris, Félix Alcan, 1911 (coll. « Bibliothèque de philosophie contemporaine ») ; *L'Esthétique du paysage*, Paris, Félix Alcan, 1913 (coll. « Bibliothèque de philosophie contemporaine ») ; *Les Transformations sociales des sentiments*, Paris, Ernest Flammarion, 1920 (coll. « Bibliothèque de Philosophie scientifique ») ; *Le Mensonge du monde*, Paris, Félix Alcan, 1921 (coll. « Bibliothèque de philosophie contemporaine ») ; *Les Puissances de l'abstraction*, Paris, Gallimard, 1928 (coll. « Bibliothèque des Idées » n° 3) ; *La Double Fonction du langage*, Paris, Félix Alcan, 1929 (coll. « Bibliothèque de philosophie contemporaine ») ; *Réflexions*, Éditions de la Bête noire, 1939, 1944.

2. PUBLICATIONS EN PÉRIODIQUES.

Très nombreux articles (qui sont souvent des chapitres de ses livres à venir) principalement dans la *Revue philosophique de la France et de l'Étranger* (de 1877 à 1931), et beaucoup plus accessoirement dans *La Revue bleue*, *La Revue des cours scientifiques*, *La Revue du Midi*, *La Revue du Palais*, *Le Journal de Psychologie normale et pathologique*, *La Revue philosophique*, *La Revue des idées*, *Le Mercure de France*, *La Vie*, enfin très tardivement dans *La Nouvelle Revue française*.

3. ÉTUDES SUR FRÉDÉRIC PAULHAN

Parmi les nombreux articles consacrés à Frédéric Paulhan, signalons seulement deux articles de Georges Palante.

— Georges PALANTE, « Fr. Paulhan. – *La Morale de l'ironie*, 1 vol. in-16, Félix Alcan, 1909 », *La Revue philosophique de la France et de l'Étranger*, 34^e année, t. LXVIII, n° 10, octobre 1909, p. 414-417.

— Georges PALANTE, c.r. de : *Les Transformations sociales des sentiments*, in : *Mercure de France*, 32^e année, t. CXLV, n° 542, 15 janvier 1921 [rubrique : « Philosophie »].